



MICHEL JEAN

• LA
BELLE
MÉLANCOLIE

MICHEL JEAN

• LA
BELLE
MÉLANCOLIE

Roman

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

AMÉLIE

Elle le regarde, un brin incrédule de le voir étendu dans son lit, avec ses grands yeux gris qui la fixent. Sous ses doigts, le sang de l'homme court, réchauffe la chair, gonfle les muscles. Elle serre ses hanches entre ses cuisses.

Ses seins dansent doucement dans l'air tiède de la nuit. Ses mains caressent la poitrine, les épaules, avec des gestes d'une telle lenteur qu'on croirait qu'elle va s'arrêter. Mais elle continue, pose ses lèvres au creux de son cou, respire.

Il frissonne et cela la fait sourire. C'est attendrissant un homme qui tremble devant une femme nue.

Elle dépose ses lèvres au creux de son cou, approche son visage du sien jusqu'à sentir son souffle chaud, jusqu'à retrouver les reflets verts dans ses yeux qui ont attisé son désir sous cette lumière tamisée de la rue que seuls éclairaient les lampadaires. Ils lui paraissent maintenant un ton plus sombres.

Il met ses mains sur ses hanches et les glisse lentement vers les fesses. Elle sent les doigts presser

sa chair, la pétrir. Deux corps au bord du précipice se jaugent. Le tonnerre gronde dans leurs ventres. Le vertige siffle au milieu de leur silence.

Elle pose ses lèvres contre les siennes. Sa bouche est moelleuse.

Il y a eu ce baiser nerveux dans la rue, échangé devant les regards blasés des passants. Puis le baiser fiévreux dans le hall, près de la porte d'entrée, pendant qu'il lui arrachait ses vêtements et les jetait sur le sol, impatient de voir, de toucher, de humer, de goûter.

Et puis il y a ce baiser-là. Le premier vrai baiser.

Elle sent ses mains saisir fermement ses hanches, la retourner et l'attirer contre lui. Elle perçoit son désir, dans la langueur de ses gestes et dans la fébrilité de ce cœur qui bat tout contre le sien. Cœur contre cœur.

Alors, elle s'abandonne enfin au silence que seul rompt le bruissement des draps et les souffles trop courts.

*

Quand il s'éveille, Arnaud est seul dans un grand lit encore tiède qui n'est pas le sien. Le soleil jette une lumière pâle sur des murs blancs auxquels sont suspendues des toiles aux couleurs vives.

Merde. Qu'est-ce que je fais là ?

Les souvenirs remontent lentement et redessinent peu à peu le visage d'Amélie. Les yeux rieurs d'un brun si pâle qu'on dirait du caramel.

« Tu as des yeux de sucre. »

Elle avait souri. Il revoit les lèvres parfaitement dessinées qui s'étirent en un sourire moqueur d'enfant gâtée.

Il l'avait aperçue, la première fois, à l'université. Il y donnait une conférence devant une salle de plus de cent personnes et il l'avait tout de suite remarquée, elle, en plein milieu de la salle. Ce n'était pas sa beauté ingénue qui avait attiré son attention, mais la manière qu'elle avait eue de l'observer, avec une pointe d'ironie dans l'œil. Après son exposé, elle s'était jointe à un groupe d'étudiants attroupés autour de lui pour discuter. Elle avait laissé aux autres le soin d'argumenter ou de le complimenter.

Il l'avait revue par hasard quelques jours plus tard, dans un restaurant où il dînait avec un client. Elle était venue le saluer. Il avait remarqué le timbre clair de sa voix et son articulation soignée.

Puis il l'a de nouveau croisée, hier, dans la rue. Le hasard, encore. Ou le destin ? Il se sentait désœuvré et le sourire d'Amélie l'avait réconforté. Elle avait accepté son invitation à prendre un verre.

Combien de chances y a-t-il que deux personnes tombent l'une sur l'autre trois fois en si peu de temps dans une ville de deux millions d'habitants ?

Il s'était laissé griser. Par l'alcool ou le caramel de son regard ? Peu importe. Il le regrettait amèrement. Lui qui n'a jamais été attiré par les femmes plus jeunes, le voilà dans le grand lit blanc d'une

étudiante. Il soupire en fixant le plafond. Il a toujours trouvé minables ces types qui se pavanent au bras de filles de la moitié de leur âge comme s'ils voulaient se prouver à eux-mêmes et montrer au monde que le temps n'a diminué ni leur virilité ni leur pouvoir de séduction.

Il faut que je sorte d'ici tout de suite.

Il ne boira plus d'alcool. Il en fait le serment solennel. De toute évidence, il n'arrive plus à en contrôler les effets. Une blonde en plus ! Lui qui préfère les brunes. Une blonde de vingt-trois ans ! Merde ! Merde ! Merde ! Il a presque deux fois son âge et peut-être même celui de son père. Minable !

Au moins, personne ne les a vus. Mais peut-il vraiment en être sûr ? Il n'arrive pas à reconstituer le fil des événements de la soirée. Ils s'étaient installés dans un coin sombre au fond du bar. Ils avaient discuté longtemps. Ça, il s'en souvient. Mais de quoi ont-ils parlé ? Tout s'embrouille.

Le souvenir d'un baiser remonte lentement. Était-ce au bar ? Ou dans le stationnement ? Il serre les dents et soupire. Les images d'Amélie défilent maintenant dans son esprit encore englué dans les vapeurs d'alcool. Elle se penche sur lui et le fixe comme si elle prenait plaisir à se moquer de lui.

Puis, peu à peu, le goût acidulé de ses lèvres lui revient, le parfum floral de sa peau veloutée comme la plus belle des soies de Chine. Cette façon qu'elle a de paraître parfaitement sérieuse

un instant, puis d'éclater d'un rire sonore, presque vulgaire, qui tranche avec le raffinement de ses manières. Un rire gras, impudique, jeune. Le rire d'un mec, pas d'une femme au regard sucré.

Arnaud se surprend à sourire. Merde ! C'est pire que tout. Ça l'amuse, maintenant. Il veut s'enfuir, mais reste enfoncé dans les draps blancs imprégnés de leur sueur.

« Tu dors encore ? Toi qui te disais un lève-tôt ? Je pense que t'es plutôt une vieille marmotte. M'as-tu raconté d'autres mensonges, marmotte ? »

Amélie se tient dans le cadre de porte et lui tire la langue avec une charmante insolence. Ses vêtements de sport sont trempés.

D'un seul élan, elle se précipite vers le lit, qu'elle atteint en quelques enjambées. Puis, sans freiner, elle se projette dans les airs, atterrit dans un fracas de ressorts grinçants et disparaît dans les draps pour en émerger dans un éclat de rire bruyant.

Elle retire ses vêtements à la hâte, lance ses souliers de course au fond de la chambre. Elle l'embrasse avec ferveur. Sa bouche, son cou, ses petits seins aux pâles aréoles, son ventre goûtent la sueur et le sel.

LA MINE

«Je t'avertis, tu ne me feras pas entrer là-dedans.
— Espèce de poule mouillée. Allez, on n'a pas de temps à perdre. Il faut y aller avant les inspecteurs du ministère. Pour l'amour de Dieu, dépêche-toi», lance Arnaud à son collègue, Jean-Claude Bonneau.

Il relève le col de son anorak et enfonce son bonnet sur sa tête jusqu'aux yeux. Le vent qui balaie la toundra lui griffe le visage. Des dizaines de travailleurs s'affairent à charger la cargaison d'un navire à quai. Le rouge vif de la coque de métal tranche avec la nature monochrome qui les entoure. Un léger brouillard s'accroche à la surface de l'eau, drape l'océan de blancheur.

Arnaud pousse son collègue dans le gros 4 × 4 blanc de la Drago Polar Mine, qui démarre aussitôt. Le véhicule roule sur une route de pierre concassée. Devant lui s'élèvent des nuages de poussière soulevés par les camions de minerai qui les précèdent. Ces mastodontes capables de transporter des dizaines de tonnes de pierre et dont les roues font deux fois la taille d'un homme

effectuent jour et nuit la navette entre les mines de nickel, situées à l'intérieur des terres, et le port aménagé dans la baie.

Les deux hommes, accompagnés de Doug Churney, le directeur, un colosse d'une cinquantaine d'années à la barbe grise touffue qui lui donne des airs d'ours mal léché, traversent un paysage lunaire. Le 4 × 4 roule parmi des collines dégarnies qui se succèdent à l'infini.

Churney conduit d'une seule main en expliquant aux deux spécialistes en gestion de crise le fonctionnement des opérations de la mine. Il parle comme un guide touristique en faisant de grands gestes de sa main libre.

Arnaud l'écoute distraitement. Il sait déjà tout ce que l'autre raconte. Dès qu'Andrew Pocklington, son patron, lui a demandé de s'occuper de l'accident qui vient de coûter la vie à douze hommes dans une mine du Nunavik, il a rassemblé et assimilé tous les renseignements disponibles, puis analysé tous les dossiers.

Pour bien orienter l'information, il lui faut d'abord connaître les faits mieux que quiconque. Avant de proposer une action, il doit établir un diagnostic de la situation. Il ne se fie jamais uniquement aux renseignements que lui transmettent les clients. Ceux-ci omettent souvent des éléments importants et, surtout, ils ont tendance à mentir. Ils se mentent d'abord à eux-mêmes, puis à leurs avocats et aux gens comme Jean-Claude et lui, à qui ils font appel pour les aider à se sortir

du pétrin et à transformer une situation de crise en accident bien géré.

La Drago Polar Mine appartient à une multinationale canadienne qui exploite des mines sur trois continents. Le projet de Polar Mine constitue l'un des plus ambitieux au monde sous cette latitude. Située en plein territoire inuit, celle-ci se trouve bien plus près du pôle Nord et du Groenland que de Montréal et de toute civilisation.

La Polar Mine exploite trois gisements situés à 75 kilomètres de la côte. Une fois extrait, le minerai est acheminé par camion à travers une lande de pierres grises et de lichen jusqu'au port de mer, niché à l'abri d'une baie naturelle sculptée dans des falaises de granit qui la protègent du vent du large.

Il est alors transbordé sur de gros cargos brise-glaces qui le transportent jusqu'à Québec, d'où il continue sa route par train jusqu'à une usine de traitement située près de Sudbury, dans le nord de l'Ontario.

Drago se targue d'embaucher des Inuits et de redistribuer une partie des revenus aux communautés du Grand Nord. Mais l'entreprise ne le fait pas par souci de contribuer au développement économique des Autochtones, elle obéit à une condition que les gouvernements ont fixée pour lui accorder la licence. D'ailleurs, dans ses installations en Afrique et en Amérique du Sud, le personnel de l'entreprise ne compte pratiquement aucun employé local. Il est plus simple et plus

rentable pour elle d'importer une main-d'œuvre spécialisée et efficace que d'engager des gens peu éduqués et mal formés.

Jusqu'ici, le taux d'accidents de la Drago était bas, mais un effondrement dans une nouvelle galerie en construction vient de causer la mort de douze travailleurs, dont dix Inuits. L'accident tombe mal. Drago craint que la mauvaise publicité que feront inmanquablement les médias de cette affaire ne nuise à ses projets d'expansion, en donnant des arguments aux environnementalistes qui s'opposent à l'exploitation minière dans le Nunavik. C'est ce qui explique la présence d'Arnaud Delagrave et de Jean-Claude Bonneau. L'entreprise a fait appel à la firme pour laquelle ils travaillent, Imagine Communication, pour gérer l'affaire. Arnaud et Jean-Claude sont des experts dans l'art d'arrondir les angles quand la situation se corse.

Le 4 × 4 et ses trois passagers avancent sous un ciel vide, sur cette terre nue, et à mesure qu'ils s'y enfoncent Arnaud ressent un mélange de malaise et de fascination pour ce territoire d'exceptions et d'extrêmes. L'arbre le plus proche se trouve à plus de 1 000 kilomètres au sud. Outre des oiseaux, seulement quelques espèces animales arrivent à survivre dans la toundra. C'est le seul endroit où ne vit aucun reptile. Même l'ours polaire ne s'aventure que très rarement à l'intérieur du continent. Il s'en tient aux rives. On le considère d'ailleurs, au même titre que le

phoque, comme un mammifère marin puisqu'il tire l'essentiel de sa nourriture de la mer.

Le caribou règne en monarque sur le Grand Nord. Arnaud aurait bien aimé voir l'immense troupeau qui regroupe jusqu'à un million de bêtes. Imaginer autant d'êtres vivants foulant du même pas cet immense pays paraît une frivolité de la nature.

Au bout d'une heure et demie sur une route cahoteuse, la mine apparaît enfin au fond d'une petite vallée cerclée de collines sèches où seules des taches de neige rompent la grisaille du paysage. L'endroit ressemble à une base spatiale qu'on aurait construite sur Mars.

La mine est constituée de trois bâtiments blancs abritant les logements, les bureaux administratifs et les aires de vie, reliés par des passages couverts. En face se dresse un bâtiment rectangulaire plus imposant, gris métallique, où se trouvent les entrées des galeries. Sous terre, les tunnels creusés par l'homme s'enfoncent en mille zig-zags, suivant la trace capricieuse du précieux minéral.

Churney gare le VUS près de la porte principale du bâtiment donnant accès aux mines et coupe le moteur.

« Venez, on va se rendre tout de suite sur les lieux de l'accident. Vous allez comprendre. »

Les employés d'Imagine Communication le suivent à l'intérieur. Les trois hommes montent dans un véhicule électrique qui s'engage aussitôt

sur un chemin asphalté s'enfonçant sous le pergélisol.

Ils empruntent une série de galeries de tailles variables dont certaines sont aussi larges que des autoroutes. Jean-Claude, que sa claustrophobie rend nerveux, n'ose trop regarder autour de lui. Son cœur palpite, il serre les poings et les dents. Arnaud, au contraire, scrute avec attention les parois de roc sculptées qui les entourent. Il leur faut presque dix minutes pour atteindre ce qui était à l'origine une grande pièce aménagée à 400 mètres sous terre, mais dont une partie du plafond s'est effondrée. Une poussière fine comme de la farine tapisse le sol.

Les trois hommes descendent du véhicule et s'approchent des gravats.

« La salle s'étendait encore sur 50 mètres dans cette direction, explique Doug Churney en pointant la masse de pierres. Tout s'est écroulé si vite que personne n'a eu le temps de réagir. C'est là, dit-il en montrant de la main le sol recouvert de rochers massifs, que les douze employés ont été écrasés. Leurs corps se trouvent toujours là-dessous. »

Churney poursuit, la voix éteinte :

« Parmi eux, il y a mon meilleur ingénieur, Ed Kreuziger. Messieurs, quel bordel !

— Existe-t-il une possibilité que certains soient encore en vie ? demande Arnaud. Il arrive parfois que des mineurs survivent à des effondrements.

— Impossible. Quand un effondrement survient dans un tunnel ou dans des sections plus

larges, il peut se créer des trous, et les gens, quand ils ont de la chance, arrivent parfois à s'y réfugier. Mais ici, on a affaire à un grand espace dégagé. Des centaines de tonnes de roc sont tombées comme une grosse galette sur ces malheureux. Les pauvres ont été réduits en bouillie et je ne sais pas ce qu'on va retrouver d'eux là-dessous.

— Quel est ce bruit, Doug ?

— Quel bruit ?

— On dirait qu'on entend comme un murmure. Vous n'entendez pas ?

— Non. Je n'entends rien.

— Si, insiste Arnaud. Regardez la flaque d'eau, il y a même une légère vibration à sa surface. C'est normal ?

— Une vibration ? C'est impossible, à cette profondeur », dit Doug Churney.

Le directeur de la mine s'approche des gravats et son visage prend soudain une expression ahurie.

« Qu'est-ce que cette eau fait ici ? »

Avant que quiconque puisse répondre, le murmure fait place à un grondement sourd qui traverse la paroi de pierre et résonne dans la cathédrale souterraine. Le sol se met à trembler.

« Arnaud, on fout le camp ! »

Celui-ci sent la main paniquée de son ami sur son épaule.

« Attends. Donne-moi une seconde. »

Jean-Claude se réfugie dans le véhicule motorisé, comme si cela pouvait le protéger de quoi que ce soit à un demi-kilomètre sous terre.

« On dirait que l'eau vient des décombres, fait-il remarquer.

— C'est impossible. Il ne peut pas y avoir d'eau là, marmonne Churney.

— Attention, Doug ! Ça bouge ! »

Churney n'entend plus Arnaud. Hypnotisé, il s'approche en regardant, incrédule, l'eau qui filtre maintenant clairement à travers les pierres et se répand sur le sol.

« Arnaud ! Il faut sortir d'ici. Tu m'entends ? »

Agrippé à son siège, Jean-Claude hurle.

« Il a raison, Doug. Vaut mieux y aller. »

Au moment où Arnaud termine sa phrase, un puissant jet jaillit d'entre les gravats, faisant voler une pluie de rochers qui se fracassent contre les parois dans un tonnerre d'enfer réverbéré par l'écho de la galerie. Puis, comme dans un jeu de dominos géants, les pierres qui formaient une masse lourde et compacte cèdent une à une et volent avec une légèreté surréelle. En une poignée de secondes, un torrent s'est creusé un chemin et crache une eau noire surgie des entrailles de la Terre.

Frappé à la tête par un débris, le directeur s'est effondré. Il gît dans l'eau montante, et le courant l'emporte déjà vers l'abîme. Arnaud se lance à sa poursuite. Il ne dispose que de quelques secondes avant que la mine l'avale. L'eau lui arrive maintenant presque aux genoux et, au moment où Churney va disparaître, Arnaud parvient *in extremis* à l'agripper par le col de sa veste. Mais le

courant est si puissant qu'il peine à le retenir. Il se bat contre le torrent dont le niveau continue de monter. Dans quelques secondes, ils seront tous aspirés dans le ventre de la Terre.

Arnaud crie, mais le vacarme couvre ses appels à l'aide. Paralysé par une peur incontrôlable, Jean-Claude n'entend plus rien. Il ne voit que la galerie en train de se refermer sur lui comme la gueule d'un monstre sur le point de les avaler.

Au prix d'un effort surhumain, Arnaud parvient à tirer Doug Churney et, en reculant, à l'arracher au courant. Sans reprendre son souffle, il l'entraîne vers le véhicule. Le directeur de la mine est costaud et lourd, mais Arnaud arrive tant bien que mal à le soulever et à le placer sur son épaule. Ses muscles brûlent malgré la morsure de l'eau glaciale.

En quelques enjambées hésitantes, il parvient au véhicule dont le moteur tourne toujours et pose son fardeau sur la banquette arrière. Jean-Claude ne réagit pas, hypnotisé par l'eau qui monte autour d'eux.

Un éclair jaillit, illuminant la caverne une fraction de seconde comme le flash d'un appareil photo. Puis les lumières s'éteignent, plongeant la galerie dans une obscurité impénétrable. Arnaud appuie sur l'accélérateur et fonce vers la sortie, laissant des sillons dans l'eau. Les phares tracent dans les ténèbres un chemin qui les éloigne du monstre rugissant. Arnaud roule le pied au plancher. Les pneus glissent dans les virages.

Quand il arrive enfin à la surface, il gare le véhicule près de la porte. Malgré la fraîcheur de la température dans les galeries, la sueur coule sur ses tempes. Ses mains tremblent. Autour d'eux, des travailleurs courent dans tous les sens. Un homme s'approche des trois rescapés.

« Vous arrivez d'en bas ? »

Arnaud acquiesce d'un signe de la tête.

« Il y en a d'autres qui sont restés derrière ? »

— Je l'ignore, dit-il d'une voix blanche. Je crois qu'il n'y avait que nous au moment où la rivière a fait irruption.

— Une rivière, vous dites ? C'est impossible, monsieur. Il n'y a pas de rivière ici. La galerie s'est effondrée. On ne sait pas encore pourquoi, mais on va le trouver. Mais une chose est sûre, il n'existe aucune rivière souterraine dans le secteur. Les plans sont formels. »

Arnaud fixe l'homme.

« J'ai dit "une rivière". Je me fous de vos plans de merde. Vous m'entendez ? Il y a une putain de rivière souterraine là-dessous ! » s'exclame-t-il d'une voix rageuse.

ON SE DEMANDE TOUS CE QU'AURAIT PU ÊTRE NOTRE VIE SI...

Une série de meurtres dans une mine du Nunavik entraîne Arnaud Delagrave, spécialiste en gestion de crise, dans des événements dont le contrôle lui échappe bientôt. Jusqu'où devra-t-il aller pour aider le PDG de la Drago Polar Mine, à la personnalité charismatique mais implacable en affaires ?

Et quel secret cache la jeune avocate un brin fantasque Amélie Roy, dont il s'éprend malgré lui ?

Entre le rude désert de la toundra du Grand Nord et les élégants gratte-ciel de Montréal, Arnaud sera confronté à son passé et aux choix qu'il a faits. ●



● *Innu*, Michel Jean
est écrivain, chef d'antenne
et journaliste d'enquête.